

Chronique Napoléonienne.

points essentiels de la défense, c'est-à-dire la flotte elle-même et les hauteurs de la Grasse qui commandaient la sortie du port. Le duel entre ses batteries et la flotte anglaise commença le 16 septembre, — un duel qui sous des formes variées devait durer toute sa carrière. »

On connaît en effet le rude effort des batteries des Jacobins et des Hommes-sans-Peur sur le fort Mulgrave. Là était le point vital et là se décida la victoire. Car dans le temps où les alliés se désintéressaient du siège de Toulon, la chute de Lyon et celle de Marseille permettaient d'envoyer des renforts aux armées républicaines, et il fallut s'en aller.

L'extraordinaire énergie du gouvernement jacobin avait vaincu, et les alliés laissèrent échapper la belle occasion qui avait été dans leurs mains au mois d'août 1793.

E. D.

André MATER. — La République au Conclave et l'Alliance avec Rome en régime de Séparation : le Conclave de Venise, 1794, 1799, 1800. — Paris, Presses universitaires de France, 1923, in-8° 138 pages (10 francs).

Il paraît qu'il ne faut chercher en ce livre aucune allusion aux événements de notre temps. Il ne s'agit ici que de quelques pages d'histoire documentaire : la mission de Cacault à Rome (janvier 1793) et le réajustement des relations ; les premiers essais de traité dès ce moment ; « l'article de contrition » ou de réparation demandé au pape ; le bref *Pastoralis* de 1795 et la colère des catholiques.

Puis les premières vues sur le Concordat ; « l'ange de la paix » (le cardinal Mattei), comme disait Napoléon ; le traité de Tolentino ; l'affaire du baise-main et la distribution des colliers.

Enfin la maladie du pape Pie VI et les préparatifs du conclave ; « la rage papale », autour de la vessie du pauvre Saint-Père ; — le Directoire et la multiplication des papes ; — les instructions de Talleyrand, l'intrigue espagnole et maltaise, l'intrigue russe peut-être, l'intrigue autrichienne sûrement ; — enfin la mort du pape en août 1799, les concurrents et l'élection de Chiaramonti.

Tout cela est solidement construit sur des pièces d'Archives, d'ailleurs abondamment citées. On ne cherche pas à en tirer des leçons pour le présent. Tout de même, on y voit comment la Séparation mène au Concordat.

E. D.

G. LACOUR-GAYET. — Talleyrand, Membre de l'Institut (Séance publique annuelle des cinq Académies, 25 octobre 1922).

En 1795, pendant qu'il était en Amérique, Talleyrand fut appelé à l'Institut national des Sciences et des Arts ; c'était justice, le plan de

Chronique Napoléonienne.

l'Institut lui avait été en partie emprunté. Il fut de la deuxième classe. Sciences morales et politiques; quatrième section. Economie politique.

Il vint rarement aux séances, souvent en retard, et sur le registre des présences son nom est souvent au-dessous de la ligne que l'on traçait un quart d'heure après l'ouverture de la séance.

On cite de lui un mot à La Revellière-Lepeaux qui avait lu un mémoire sur le culte et les cérémonies civiles : « Je n'ai qu'une observation à faire : Jésus-Christ, pour fonder sa religion, a été crucifié et il est ressuscité. Vous auriez dû tâcher d'en faire autant. »

Les lectures avaient lieu dans la salle des Cariatides; les séances, de 5 heures à 8 heures et demie du soir, comportaient chacune au moins dix lectures qu'un « public stoïque » écoutait jusqu'au bout. « Depuis longtemps, ajoute M. Lacour-Gayet, l'adoucissement des mœurs a réduit à cinq le nombre des lectures. »

Le 4 avril 1797, Talleyrand lut un mémoire sur les Relations commerciales des Etats-Unis avec l'Angleterre; on y trouve cette remarque : « Ils ne peuvent pas se dissimuler que sans la France ils n'auraient pas réussi à secouer le joug de l'Angleterre; mais malheureusement ils pensent que les services des nations ne sont que des calculs et non de l'attachement. »

Le 3 juillet 1797, il lut un Essai sur les avantages à retirer de colonies nouvelles.

Mais, devenu ministre des Relations extérieures, on ne le vit plus guère.

En 1803, lors de la suppression de la classe des Sciences morales, il passa à la classe d'Histoire et de Littérature ancienne qui devint en 1816 l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; il n'y parut point.

En 1832, il revint à l'Académie des Sciences morales et politiques rétablie par Louis-Philippe, pendant son ambassade à Londres.

On sait la fameuse séance du 3 mars 1838 où, sous la forme d'un Eloge de Reinhard il donna la définition classique du parfait ministre des Affaires étrangères. Il mourut deux mois après...

Même avec « l'adoucissement de nos mœurs » on entendrait sans effort dix lectures de cet agrément. E. D.

G. LACOUR-GAYET. — **La duchesse de Dino**, à propos de l'Exposition des femmes célèbres du XIX^e siècle (*Revue de Paris*, 15 déc. 1922).

A propos des *Dernières années de Talleyrand* (Voir la *Revue des Etudes Napoléoniennes*, janvier-février 1923), nous avons déjà rencontré M. Lacour-Gayet en l'aimable compagnie de la comtesse Edmond de Périgord, duchesse de Dino, duchesse de Talleyrand, duchesse de

Chronique Napoléonienne.

Sagan, « les plus beaux yeux du monde, » ce qui est bien un autre titre.

Il nous rappelle ici le mariage purement politique qu'elle avait contracté après Erfurt avec le neveu du prince de Bénévent, et la première conversation, peu banale, des deux fiancés...

Elle fut l'une des reines du Congrès de Vienne; les congrès de notre temps sont moins gracieux.

Un jour on apporte une lettre de Metternich : Talleyrand était encore couché; sa nièce, assise, au pied du lit, lui parlait de la réception où elle devait figurer, chez la princesse de Metternich...

— « C'est sans doute, dit-il, pour m'annoncer l'heure de la prochaine conférence. »

La duchesse ouvre le pli et lit : « Bonaparte a quitté l'île d'Elbe... Ah ! mon oncle, et ma réception ?

— Elle aura lieu, Madame, » dit le prince.

E. D.

Paul MARMOTTAN. — **Le cardinal Maury et les Bonaparte** (Revue des Études historiques, janvier-mars 1922). — **Le Palais de l'Archevêché sous Napoléon, sa transformation de 1809 à 1815** (Bull. de la Soc. historique et archéologique des III^e et IV^e arrondissements et de la Cité, janvier-avril 1921.)

On connaît les antécédents royalistes de Maury, cardinal en 1794, candidat de Louis XVIII à la tiare; on sait qu'il adressa une note à Pie VII contre les conférences de Verceil, qui étaient la première annonce du Concordat, et qu'il rédigea la protestation de Louis XVIII, du 6 octobre 1805.

Dès 1802, il fut plus prudent, afin de conserver son influence dans les milieux romains, et son évolution vers Napoléon s'acheva en décembre 1803; en décembre 1806, il fut premier aumônier de Jérôme.

Dès lors il se rattrapa.

Il écrivait à l'occasion du sacre : « La circonstance éclatante de son couronnement et de sa consécration ranime vivement au fond de mon cœur les souhaits que je forme tous les jours dans ma retraite pour le bonheur du grand homme que je me glorifie d'avoir pour empereur. »

— Et à Joséphine, le même jour : « On ne parle dans toute l'Europe comme en France de notre impératrice adorée que pour la louer et la bénir. » — En décembre 1805, à l'Empereur : « Au milieu de tant de gloire la langue ne fournit plus d'expressions équivalentes à des prodiges si inouïs. » Suit toute une correspondance très curieuse avec le cardinal Fesch, Talleyrand, avec la princesse de Lucques, avec Joseph.

Il en fut bien payé : les gouvernements paient mieux les palinodies